

## LA MOITIE DE JAU

*Paul Duchon, Contes populaires du Bourbonnais, p 29*

Un jour, deux vieilles femmes se mirent en commun à couvrir deux œufs dont l'un se trouva clair; de l'autre un beau matin, l'on vit éclore le plus gros poulet qu'on eût jamais vu. Quand le poulet fut devenu un énorme « jau », l'une des deux vieilles dit à l'autre : « Puisque nous en avons chacune notre part, j'en veux manger la moitié qui me revient; mais il sera malaisé de le couper par le milieu et de le partager ». Enfin tout de même elles essayèrent et le coupèrent par le milieu dans le sens de la longueur. Alors la vieille mangea sa moitié de « jau » et l'autre moitié se sauva sur une patte en chantant : « Kikeriki ! kikeriki ! »

A quelque temps de là, cette Moitié de Jau, en grattant sur une motte de fumier, trouva une bourse de cent écus. Lorsqu'elle entendit sonner les pièces, elle se mit à battre de l'aile et à chanter du haut de sa tête : « Kikeriki ! i ai trouvâ eune bourse, eune bourse de cent écus ! »

Immédiatement, elle rêva à ce qu'elle en pourrait faire : elle aurait de la pâtée et des grains, elle aurait des poules en quantité ; elle aurait tant de choses que la pensée de son bonheur lui tira des cris de joie et qu'elle chanta encore plus fort : « Kikeriki ! i ai trouvâ eune bourse, eune bourse de cent écus ! »

Justement le fils du roi qui revenait de la chasse vint à passer à ce moment là. Pas plus tôt eut-il entendu ce qu'elle chantait qu'il descendit de son carrosse, prit la bourse et s'éloigna au galop de ses chevaux.

La Moitié de Jau entra dans une grande colère ; elle dressa sur sa crête les plumes vertes de sa queue, se hérissa, se démena, sauta et cria à tue-tête : « Kikeriki ! rends-me ma bourse! ma bourse et mes cent écus! » Mais cela n'avancait guère ses affaires.

Elle résolut d'aller chez le fils du roi et de reprendre sa bourse. La voilà partie sur une patte.

En chemin, elle rencontra le renard : « Oh ! Moitié de Jau, jappa le renard, où vas-tu? »

Elle répondit: « Renard, laisse-me passer; i va quâre ma bourse que le fils dou roué m'a volée».

- Le fils du roi m'a chassé hier toute la journée, répliqua le renard, et je sais de bonne source qu'il se prépare à m'enfumer dans mon terrier. Veux-tu que j'aille avec toi? Si je peux manger ses poules, je n'y manquerai pas.

- « Ane-z-en ! » dit la Moitié de Jau. Les voilà partis.

Comme ils avaient fait un petit morceau de chemin, le renard dit à l'autre :

- Nous ne marcherons pas plus longtemps côte à côte; lorsqu'on nous verrait, ne dirait-on pas : deux ennemis qui s'entendent si bien doivent tramer quelque complot? On se méfierait de nous et nous ne réussirions pas à reprendre ta bourse. Pour que personne ne me voie, je vais me mettre sous ton aile et tu me porteras.

La Moitié de Jau répondit« Eh! bin! fourre-tu sous mon âle, i te pourterai ! »

Un peu plus loin elle rencontra le loup : « Oh ! Moitié de Jau, hurla le loup, où vas-tu? »

Elle répondit: « Loup, laisse-me passer; i va quâre ma bourse que le fils dou roué m'a volée».

- Le fils du roi et sa meute ne me laissent aucun repos, répliqua le loup, et je tremble dans ma tanière. Veux-tu que j'aille avec toi ? Si je peux manger ses moutons, je n'y manquerai pas.

- « Ane-z-en ! » dit la Moitié de Jau. Les voilà partis.

Comme ils avaient fait un petit morceau de chemin, ils furent arrêtés par une palissade si haute que le loup, ne pouvant pas sauter, dit à l'autre: «Je ne peux pas aller plus loin! »

La Moitié de Jau répondit: « Eh! bin! fourre-tu sous mon âle, i te pourterai ! »

Un peu plus loin, elle rencontra une rivière et lui dit: « Rivière, laisse-me passer ; i va quâre ma bourse que le fils dou roué m'a volée».

- Le fils du roi et sa meute ne me laissent aucun jours avec leurs chevaux, murmura la rivière ; ils m'empêchent de sommeiller tranquillement dans mon lit Veux-tu que j'aille avec toi ? Si je peux inonder ses domaines, je n'y manquerai pas.

- « Ane-z-en ! » dit la Moitié de Jau.

Les voilà partis.

Comme ils avaient fait un petit morceau de chemin, ils arrivèrent au pied d'une montagne, et la rivière qui ne pouvait pas monter dit à l'autre: « Je ne peux aller plus loin! »

La Moitié de Jau tourna le dos à la rivière, leva la queue bien haut, et lui montra le petit endroit par où les poules font les œufs, en lui disant : « Ague don ! fourre-tu dret la-dedans, i te pourterai ! »

Chargée du renard, du loup et de la rivière, elle arriva donc à la nuit tombante au château où habitait le fils du roi, et se mit à crier de toute sa force : « Kikeriki ! rends-me ma bourse, ma bourse et mes cent écus ! »

Le fils du roi lui promit qu'il rendrait sa bourse le lendemain, mais lui commanda que, pour l'instant, elle allât se reposer dans la basse-cour parce qu'il se faisait tard et qu'elle devait être fatiguée par la longueur de la route.

En réalité ce n'était qu'une feinte pour faire périr la Moitié de Jau. Il la fit enfermer en compagnie de poules et de coqs très méchants qui commencèrent par se moquer d'elle parce qu'elle n'était qu'une moitié de coq et finirent par la frapper à grands coups de bec avec une si furieuse violence que ses plumes volaient de tous les côtés.

Par là, vers la mi-nuit, quand elle se vit perdue, elle se prit à dire : « Ho ! renard ! sors don de mon âle et te les manzeras tou ! »

Le renard sortit, mangea toutes les poules et tous les coqs, et rentra sous l'aile.

Le lendemain matin, le fils du roi vint à la basse-cour, croyant trouver la Moitié de Jau étranglée. Mais il fut bien étonné de voir que c'était ses poules et ses coqs qui avaient été étranglés et dévorés : car il n'en restait que les pattes, et la basse-cour était pleine de bourres de plumes.

A ce moment la Moitié de Jau perchée sur l'« embregeoire » cria de toute sa force : « Kikeriki ! rends-me ma bourse, ma bourse et mes cents écus ! » Puis elle sauta à terre et se promena sur une patte.

Alors le fils du roi la fit enfermer avec ses brebis et ses moutons, pendant qu'ils l'écraseraient les belins et les belines, gens dont les esprits tournent facilement, furent aux cents coups lorsqu'ils aperçurent l'intrus qui se pavanait chez eux.

Ils ne tardèrent pas à courir tous ensemble d'un côté de l'étable et puis tous ensemble de l'autre côté avec un bruit épouvantable.

La Moitié de Jau faillit dix fois se faire écraser, et se résigna, en attendant la nuit, à se blottir dans un coin, osant à peine picorer quelques grains parmi la paille. Mais les moutons la cognaient contre le mur et lui montaient dessus. Par là vers la mi-nuit, quand elle se vit perdue, elle se prit à dire : « Ho ! loup ! sors don de mon âle et te les manzerâs tou ! »

Le loup sortit, mangea toutes les brebis et tous les moutons, et rentra sous l'aile.

Le lendemain matin, le fils du roi vint à l'étable croyant trouver la Moitié de Jau écrasée. Mais il fut bien étonné de voir que ses brebis et ses moutons avaient été étranglés et dévorés.

A ce moment, la Moitié de Jau, perchée sur une solive, cria de toute sa force :  
« Kirekiki ! rends-me ma bourse, ma bourse et mes cent écus ! »

Puis elle sauta à terre et se promena sur une patte.

Alors le fils du roi dit qu'il allait mieux faire; qu'on allait brûler quatre charretées de buissons pour chauffer le four et qu'on la ferait rôtir et brûler vive.

On alluma un grand feu où l'on apporta de quoi faire cuire cent « jaus » et cent pains, et l'on mit la Moitié de Jau dans le four. Aussitôt qu'elle se vit perdue, elle se prit à dire : « Ho ! rivière ! sors de mon derrié et te cuéras le feu ! »

La rivière sortit, tua le feu et se répandit avec une telle abondance et une telle rapidité qu'elle emporta le four et le cuvage et qu'elle inonda toute la campagne, de sorte qu'on n'avait jamais vu pareille inondation.

Le fils du roi, tremblant de frayeur, rendit enfin la bourse qu'il avait prise, de crainte qu'après avoir vu périr tant de choses autour de lui il ne vînt à périr lui-même.

En moins de rien la rivière rentra dans l'endroit que vous savez. Et la Moitié de Jau revint sur une patte en chantant du haut de sa tête : « Kikeriki ! a m'a rendu ma bourse, ma bourse et mes cent écus ! »

Elle suivit de nouveau le chemin qu'elle avait parcouru et, non sans les remercier à plusieurs reprises, elle déposa chacun chez eux la rivière, le loup et le renard.

*Conte recueilli par M. l'abbé Bletterie, curé de Laprugne et par M. Georges Forestier, de Saint-Gérard-le-Puy, qui le tient d'une paysanne de Sansaat et par*

*M. Frantz Duchon qui le tient d'un nommé Gagnol, cultivateur au domaine de La Jarousse, commune de Montaigu-le- Blin.*

*Ces versions diffèrent toutes entre elles par les détails ; elles se sont complétées mutuellement.*

*Comparez avec un conte espagnol publié dans les Contes bleus, d'Ed. de La Boulaye. Il se retrouve aussi dans différentes provinces sous le nom de « La Moitié de Cane ». Il y a également une version bulgare.*